

TROISIÈME SUITE À LA CINQUIÈME LETTRE ⁽¹⁾...

LE PATRIOTISME

Après avoir considéré le patriotisme au point de vue naturel, et après avoir démontré qu'à ce point de vue, d'un côté, c'est un sentiment proprement bestial ou animal, puisqu'il est commun à toutes les espèces d'animaux, et que de l'autre, il est essentiellement local, puisqu'il ne peut jamais embrasser que l'espace ou le monde très restreint dans lequel l'homme privé de civilisation passe sa vie, - je vais passer maintenant à l'analyse du patriotisme exclusivement humain, du patriotisme économique, politique, et religieux.

C'est un fait constaté par les naturalistes et désormais passé à l'état d'axiome, que le nombre de chaque population animale correspond toujours à la quantité des moyens de subsistance qui se trouvent dans le pays qu'elle habite. La population augmente toutes les fois que ces moyens se trouvent en plus grande quantité; elle diminue avec la diminution de cette quantité. Lorsqu'une population animale a dévoré toutes les subsistances d'un pays, elle émigre. Mais cette émigration rompant toutes ses anciennes habitudes, toutes ses manières quotidiennes et routinières de vivre, et lui faisant chercher, sans aucune connaissance, sans aucune pensée, instinctivement et tout à fait à l'aventure, les moyens de subsister dans des pays absolument inconnus, est toujours accompagnée de privations et de souffrances immenses. La plus grande partie de la population animale émigrante périt de faim, servant souvent de nourriture aux survivants; et la plus petite partie seulement parvient à s'acclimater et à trouver de nouveaux moyens de vivre dans un nouveau pays.

Puis vient la guerre, la guerre entre les espèces qui se nourrissent des mêmes aliments, la guerre entre celles qui pour vivre ont besoin de se dévorer l'une l'autre. Considéré à ce point de vue, le monde naturel n'est rien qu'une hécatombe sanglante, une tragédie effrayante et lugubre écrite par la faim.

Ceux qui admettent l'existence d'un Dieu créateur ne se doutent pas du beau compliment qu'ils lui font en le représentant comme le créateur ce monde. Comment! un Dieu toute puissance, toute intelligence, toute bonté, n'aurait pu aboutir qu'à créer un monde pareil, une horreur.

Il est vrai que les théologiens ont un excellent argument par expliquer cette contradiction révoltante. Le monde avait été créé parfait, disent-ils, il y régna d'abord une harmonie absolue, jusqu'à ce que, l'homme ayant péché, Dieu, furieux contre lui, maudit l'homme et le monde.

Cette explication est d'autant plus édifiante qu'elle est pleine d'absurdités, et l'on sait que c'est dans l'absurde que consiste toute la force des théologiens. Pour eux, plus une chose est absurde, impossible, plus elle est vraie. Toute religion n'est que la déification de l'absurde.

Ainsi, Dieu parfait a créé un monde parfait, et voilà que cette perfection dégringole, et peut attirer sur elle la malédiction de son créateur, et, après avoir été une perfection absolue, devient une imperfection absolue. Comment la perfection a-t-elle pu devenir l'imperfection? A ceci ou répondra que c'est précisément parce que le monde, quoique parfait au moment de la création, n'était pas néanmoins une perfection absolue, Dieu seul étant absolu, le Plus-que-parfait. Le monde n'étant parfait que d'une manière relative et en comparaison de ce qu'il est maintenant.

(1) *Le Progrès* - 21 août 1869 - pp.2-4.

Mais alors pourquoi employer ce moi de perfection, qui ne comporte rien de relatif? La perfection n'est-elle pas nécessairement absolue? Dites donc que Dieu avait créé un monde imparfait, mais meilleur que celui que nous voyons maintenant. Mais s'il n'était que meilleur, s'il était déjà imparfait au sortir des mains du créateur, il ne présentait pas cette harmonie et cette paix absolue dont Messieurs les théologiens nous rabattent les oreilles. Et alors nous leur demanderons: Tout créateur, selon votre propre dire, ne doit-il pas être jugé d'après sa création, comme l'ouvrier d'après son œuvre? Le créateur d'une chose imparfaite est nécessairement un créateur imparfait; le monde ayant été imparfait, Dieu, son créateur, est nécessairement imparfait. Car ce fait qu'il a créé un monde imparfait ne peut s'expliquer que par son inintelligence, ou par son impuissance, ou par sa méchanceté.

Mais, dira-t-on, le monde était parfait, seulement il était moins parfait que Dieu. A cela, je répondrai que, lorsqu'il s'agit de la perfection, on ne peut pas parler de plus ou de moins; la perfection est complète, entière, absolue, ou bien elle n'existe pas. Donc, si le monde était moins parfait que Dieu, le monde était imparfait; d'où il résulte que Dieu, créateur d'un monde imparfait, était imparfait lui-même, qu'il reste imparfait, qu'il n'a jamais été Dieu, que Dieu n'existe pas.

Pour sauver l'existence de Dieu, Messieurs les théologiens seront donc forcés de m'accorder que le monde créé par lui était parfait à son origine. Mais alors je leur poserai deux petites questions. D'abord, si le monde a été parfait, comment deux perfections pouvaient-elles exister en dehors l'une de l'autre? La perfection ne peut être qu'unique; elle ne permet pas de dualité, parce que, dans la dualité, l'un limitant l'autre, le rend nécessairement imparfait. Donc, si le monde a été parfait, il n'y a pas eu de Dieu ni au-dessus ni même en dehors de lui, - le monde lui-même était Dieu. - Une autre question. Si le monde a été parfait, comment a-t-il fait pour déchoir? Jolie perfection que celle qui peut s'altérer et se perdre! Et si l'on admet que la perfection peut déchoir, donc Dieu peut déchoir aussi! - Ce qui veut dire que Dieu a bien existé dans l'imagination croyante des hommes, mais que la raison humaine, qui triomphe de plus en plus dans l'histoire, le détruit.

Enfin, qu'il est singulier, ce Dieu des chrétiens! Il créa l'homme de manière à ce qu'il puisse, à ce qu'il doive pécher et tomber. Dieu ayant parmi ses attributs infinis la toute-science, ne pouvait ignorer, en créant l'homme, qu'il tomberait; et puisque Dieu le savait, l'homme devait tomber: autrement il aurait donné un démenti insolent à la toute-science divine. Que nous parle-t-on donc de liberté humaine? il y avait fatalité! Obéissant à cette pente fatale, - ce que d'ailleurs le plus simple père de famille aurait pu prévoir à la place du bon Dieu, - l'homme tombe: et voilà que la divine perfection se met dans une terrible colère, dans une colère aussi ridicule qu'odieuse; Dieu ne maudit pas seulement les transgresseurs de sa loi, mais toute la descendance humaine, alors même qu'elle n'existait pas encore, et que, par conséquent elle était absolument innocente du péché de nos premiers parents; et non content de cette révoltante injustice, il maudit encore ce monde harmonieux qui n'y était pour rien, et le transforme en un réceptacle de crimes et d'horreurs, en une perpétuelle boucherie. Puis, esclave de sa propre colère et de la malédiction prononcée par lui-même contre les hommes et le monde, contre sa propre création, et se rappelant un peu tard qu'il était un Dieu d'amour, que fait-il?

Ce n'est pas assez d'avoir ensanglanté le monde par sa colère; il verse encore le sang de son Fils unique, ce Dieu sanguinaire; il l'immole sous le prétexte de réconcilier le monde avec sa divine Majesté! Encore s'il y avait réussi! Mais non, le monde naturel et humain reste aussi déchiré et ensanglanté qu'avant cette monstrueuse rédemption. - D'où il résulte clairement que le Dieu des chrétiens, comme tous les Dieux qui l'ont précédé, est un Dieu aussi impuissant que cruel, aussi absurde que méchant.

Et ce sont de pareilles absurdités qu'on veut imposer à notre liberté, à notre raison! C'est avec de pareilles monstruosité qu'on prétend moraliser, humaniser les hommes! Que Messieurs les théologiens aient donc le courage de renoncer franchement à l'humanité aussi bien qu'à la raison. Ce n'est pas assez de dire avec Tertullien: «*Credo absurdum. Je crois en ce qui est absurde*»; - qu'ils tâchent encore, s'ils le peuvent, de nous imposer leur christianisme par le knout, comme le czar de toutes les Russies, par le bûcher, comme Calvin, par la Sainte Inquisition, comme les bons catholiques, par la violence, la torture et la mort comme voudraient pouvoir le faire encore les prêtres de toutes les religions possibles, - qu'ils essaient tous ces jolis moyens, mais qu'ils n'espèrent pas triompher jamais d'une autre façon.

Quant à nous, laissons une fois pour toutes ces absurdités et ces horreurs divines à ceux qui croient follement pouvoir longtemps encore exploiter la plèbe, les masses ouvrières en leur nom; et retournant à notre raisonnement tout humain, rappelons-nous toujours que la lumière humaine, la seule qui puisse

nous éclairer, nous émanciper, nous rendre dignes et heureux, n'est point au début, mais relativement au temps où l'on vit, à la fin de l'histoire, et que l'homme, dans son développement historique, est parti de l'animalité pour arriver de plus en plus à l'humanité. Me regardons donc jamais en arrière, toujours en avant, car en avant est notre soleil et notre salut; et s'il nous est permis, s'il est même utile de regarder quelquefois en arrière, ce n'est que pour constater ce que nous avons été et ce que nous ne devons plus être, ce que nous avons fait et ce que nous ne devons plus faire jamais.

Le monde naturel est le théâtre constant d'une lutte interminable, de la lutte pour la vie. Nous n'avons pas à nous demander pourquoi cela est ainsi. Nous ne l'avons pas fait, nous l'avons trouvé en naissant à la vie. C'est notre point de départ naturel, et nous n'en sommes nullement responsables. Qu'il nous suffise de savoir que cela est, que cela a été, et qu'il en sera probablement toujours ainsi. L'harmonie s'y établit par le combat, par le triomphe des uns, par la défaite et le plus souvent par la mort des autres. La croissance et le développement des espèces sont limités par leur propre faim et par l'appétit des autres espèces, c'est-à-dire par la souffrance, par la mort. Nous ne disons pas avec les chrétiens, que cette terre soit une vallée de douleurs, mais nous devons convenir qu'elle n'est pas du tout aussi tendre mère qu'on le dit, et que les êtres vivants ont besoin de beaucoup d'énergie pour y vivre. Dans le monde naturel, les forts vivent et les faibles succombent, et les premiers ne vivent que parce que les autres succombent.

Est-il possible que cette loi fatale de la vie naturelle soit aussi celle du monde humain et social?

Michel BAKOUNINE.
